Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 28 (1940)
Heft: 114-115: Mélanges offerts à M. Arnold Reymond

Artikel: Remarques sur l'invention
Autor: Larguier des Bancels, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380374

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REMARQUES SUR L'INVENTION

Helmholtz s'est plu jadis à décrire la marche de l'invention telle qu'il l'avait observée chez lui-même. Il constate que l'idée heureuse surgit dans bien des cas sans effort, brusquement, et comme une illumination subite. Cette idée ne se produit point assurément sans qu'un travail prolongé l'ait en quelque sorte préparée, mais elle ne résulte pas immédiatement de ce travail, et c'est dans une période de détente (au réveil, pendant une promenade) qu'elle apparaît tout à coup.

Poincaré a noté tout pareillement que ses idées les plus fécondes lui étaient venues à l'esprit soudainement, alors que rien, dans ses pensées du moment, ne semblait l'y avoir amené. Une inspiration demande, bien entendu, à être vérifiée, et cette vérification obéit à des règles strictes, mais l'inspiration elle-même paraît naître du hasard (1).

Un publiciste français écrivait récemment que « Henri Poincaré ne s'est nullement grandi, en publiant des remarques insignifiantes sur la psychologie de l'invention mathématique ». Il est possible que les remarques en question n'aient pas grandi l'illustre géomètre. Il est

(1) Ajoutons à ce propos que l'idée heureuse, quelle qu'en soit la nature ou la portée, s'efface d'ordinaire aussi vite qu'elle a surgi et que, tombée dans l'oubli, elle disparaît sans retour. Il en va ainsi de trouvailles si pleinement satisfaisantes que l'inventeur, certain de les avoir faites siennes et pour toujours, se dispense de les enregistrer par écrit. Nous avons souvent noté la chose en ce qui nous concerne, et plus d'un observateur l'a notée comme nous. Tout se passe comme si l'invention, procédant du hasard, obéissait aux lois du hasard et qu'elle n'ait, une fois produite, qu'une chance infime et pratiquement nulle de se reproduire à nouveau.

certain qu'elles ne l'ont pas diminué. Peu importe d'ailleurs. Le fait est que Poincaré, après Helmholtz, anticipait les conclusions de la psychologie contemporaine. Nous en demanderons la preuve à un travail de Claparède (*La genèse de l'hypothèse*, 1934), qui mérite à plus d'un titre de retenir l'attention.

Claparède s'intéresse depuis longtemps au problème de l'intelligence humaine. Qu'est-ce que l'intelligence ? Quand intervient-elle ? Comment opère-t-elle ? Voilà autant de questions qu'il vaut assurément la peine de débattre. Et voilà, chose bien curieuse, des questions que nos prédécesseurs n'ont guère eu l'idée de se poser. L'une des plus anciennes définitions visant l'intelligence, au sens ordinaire de ce mot, ne date pas d'un siècle. Elle appartient à Auguste Comte. L'intelligence est, pour l'auteur du *Cours de philosophie positive*, « l'aptitude à modifier sa conduite conformément aux circonstances de chaque cas ». L'intelligence, reprend Claparède, d'une vue qui ne diffère pas beaucoup de la précédente, l'intelligence est l'aptitude à « résoudre par la pensée des problèmes nouveaux ». Des problèmes nouveaux : c'est dire que l'intelligence entre en scène lorsque ni l'instinct ni l'habitude ne peuvent nous venir en aide. Vous avez faim. Il n'est pas besoin d'intelligence pour manger le pain que vous trouvez devant vous sur la table (c'est affaire d'instinct), ni pour aller en quérir chez le boulanger du coin (c'est affaire d'habitude). Vous avez faim, et vous n'avez ni pain, ni argent pour en acheter. C'est à votre intelligence que vous vous adresserez maintenant, et c'est elle qui découvrira les moyens de vous donner satisfaction. Elle les trouvera peut-être, mais c'est à condition qu'elle veuille bien les chercher. L'acte d'intelligence est dans tous les cas un acte de recherche : recherche d'une réponse à la question que s'est posée l'esprit.

Qu'est-ce à présent que cette réponse ? C'est en définitive ce que les logiciens appellent une hypothèse — hypothèse qu'il restera d'ailleurs à vérifier pour que le mouvement de l'intelligence aboutisse à sa conclusion. « Et la plume qui était toute neuve, comment est-elle devenue noire », demande le tuteur de Rosine. Telle est la question, et voici l'hypothèse : « Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro ? » Il arrive, mais il est après tout exceptionnel que la bonne hypothèse se présente du premier coup. De règle, il faut en essayer plusieurs avant de tomber sur celle qui se justifiera. Et, pour les essayer, il faut les avoir imaginées. On peut être intelligent de bien des manières. L'intelligence fertile est celle où les hypothèses pullu-

lent en cas de besoin. Abondantes ou rares, dociles à l'appel ou lentes à surgir, elles finissent par « venir à l'esprit ». Mais, précisément, d'où viennent-elles ? Comment se sont-elles formées ? Quelle en est la genèse ? Tel est le point capital qu'il s'agit d'élucider.

La nature de l'hypothèse répond, bien entendu, à la nature de la question et, dans ce sens, elle en dépend. Elle dépend encore du savoir de celui qui cherche et des circonstances qui l'incitent à chercher. Dépend-elle uniquement de ces circonstances et de ce savoir? On l'a soutenu. Les théoriciens de la doctrine associationniste enseignaient notamment que l'apparition d'une idée nouvelle — d'une hypothèse, dans l'espèce, — est toujours due à la collaboration d'idées préalables, éveillées au moment voulu, et dont l'assemblage, sans cesse varié, commande tour à tour les démarches de notre esprit. Mais l'associationnisme n'est plus à la mode, et l'on doit reconnaître qu'il n'explique pas bien comment du nouveau peut sortir de l'ancien. De fait, Claparède le repousse, et c'est à frais nouveaux qu'il entreprend l'étude de l'activité intellectuelle et s'efforce d'éclairer l'origine de l'invention.

Comment prendre sur le vif la formation d'une hypothèse ? En observant l'individu qui cherche et qui trouve. Pour l'obliger à penser, on l'invite à résoudre un problème. Et, pour savoir comment il pense, on le prie de penser à haute voix. Cette méthode, qui appartient à Claparède, est celle de la « réflexion parlée ». Elle permet, mieux probablement que toute autre, de suivre le travail de l'esprit, et fournit, quand elle est bien appliquée, de véritables procès-verbaux que rien ne saurait remplacer. Les questions proposées ne sont pas de celles qui exigent une compétence spéciale. Il s'agit plus simplement de mettre une légende à une image, de reconstituer une histoire sans paroles dont on ne montre qu'un ou deux dessins, de compléter une phrase à laquelle manquent certains mots, de deviner une énigme. Ces questions doivent cependant offrir quelques difficultés. Un problème trop facile est résolu d'emblée et il devient impossible de savoir comment la découverte se produit.

L'esprit qui travaille à la solution d'un problème obéit à certaines directions. Une consigne tout d'abord : il importe de trouver ceci ou cela. Mais cette consigne, une fois acceptée, engendre une sorte de besoin, et c'est parce que l'individu ressent ce besoin qu'il s'essaie à le satisfaire. Supposons qu'il n'y réussisse pas du premier coup. Notre personnage va faire ce que fait tout être vivant placé dans une situa-

tion embarrassante : tâtonner. Il tâtonne en examinant le dessin (par exemple) qu'on a mis sous ses yeux et qu'il a pour tâche d'interpréter. Il s'arrête à tel ou tel détail, note ceux qui lui semblent révélateurs, écarte les autres, cherche à découvrir un rapport entre ceux qu'il a recueillis. Puis, s'il n'arrive pas à comprendre, il se met à déduire. Je vois ceci, c'est donc que l'image représente cela... Enfin, si l'inférence n'aboutit pas, il revient au tâtonnement, mais à un tâtonnement de l'imagination cette fois. La pensée foisonne, les idées se succèdent comme au hasard, et c'est finalement le hasard qui dépiste l'hypothèse, — la bonne hypothèse que l'esprit accepte et retient.

Nous disons le hasard, et c'est le mot dont Poincaré usait déjà. Le hasard serait ainsi « le véritable principe de l'invention ». Mais le hasard, c'est l'imprévisible. La formation de l'hypothèse, qui nous échappe en fait, nous échapperait alors en droit. Nous nous demandons, pour notre part, s'il peut en être autrement. Admettons que les procédés de l'invention soient entièrement connaissables. On pourrait alors (en théorie) construire une « machine à inventer ». Mais une machine, justement parce qu'elle est machine, ne crée pas. Elle répète, elle reproduit. L'invention seule est créatrice. Et elle restera toujours un mystère, s'il est vrai que la contingence soit au cœur des choses, et ce qu'on nomme la liberté au fond même de l'esprit.

Jean LARGUIER DES BANCELS.